

# Jus de citron

Webzine de l'Écriture, c'est l'Aventure

## Fantômes



N°9 – Printemps 2026



# Fantômes

Échos du passé.....	6
Mot compte triple.....	14
L'enterrement.....	25
Une présence impalpable.....	32
L'ombre de l'immortalité.....	41
Les vigilants.....	49
Elliot, après la révolte.....	57
Rêve de château.....	66
Oceanos.....	74
Raconte-moi une histoire.....	84



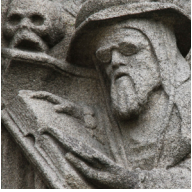
Couverture et mise en page : Albert  
Crédit photo : pixabay.com, pexels.com,  
auteurs

*« Certes, la solitude est dangereuse pour les intelligences qui travaillent. Il nous faut, autour de nous, des hommes qui pensent et qui parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes. »*

*Le Horla  
Guy de Maupassant*



# Édito



**L**afcadio Hearn. Ce nom vous est-il familier ? Il a été pour moi à l'origine du thème que je vous ai proposé pour ce nouveau numéro du Jus de Citron.

Personnage merveilleux que Lafcadio. Merveilleux puisque étonnant. Sa vie chaloupera sans cesse entre deux mondes. Il naît en 1850 à Leucade dans cette charnière de l'Orient avec l'Occident. Son père est irlandais, d'une famille protestante très pieuse, sa mère, une grecque de tradition orthodoxe, il grandira dans une autre île, l'Angleterre, chez une grand-tante catholique. Jeune adulte, il cabote à Cincinnati et à La Nouvelle-Orléans où il épouse une afro-américaine en pleine ségrégation. Encore des îles avec les Caraïbes et la Martinique où il passera deux ans. A quarante ans, il accoste au Japon où il s'amarre définitivement. Il épouse Koizumi Setsuko, se voit accordé la nationalité japonaise et prend le nom de Yakumo Koizumi. Ce personnage d'ici et d'ailleurs, sera un passeur de culture. Traducteur du français, il introduit les grands noms du XIX<sup>ème</sup> – Maupassant, Zola, Gautier, Flaubert, Nerval entre autres – aux États-Unis. A la Nouvelle-Orléans et aux Caraïbes, il pêchera et cuisinera la culture créole, collectera les contes



et les traditions locales et, plutôt que de traduire, il réécrit. Les fantômes et l'extraordinaire le hantent depuis longtemps. C'est au Japon, où sa plume rencontre le pinceau de Setsuko pour transporter les histoires extraordinaires et leurs créatures ordinairement fantastiques en Occident, et, à travers ces légendes, qu'il sera un médiateur de la richesse culturelle nipponne vers le monde européen. Le souvenir de la lecture d'un de ses recueils m'a donné envie de proposer ce thème des fantômes.

Des fantômes, on en a toutes et tous croisés. Dans nos lectures bien sûr. Ulysse descend dans les Enfers où errent les ombres en peine. Hamlet s'ouvre sur le spectre de son père qui réclame vengeance. Les djinns rôdent dans les Mille et une nuits. Le Horla – tiens, revoilà Maupassant - ou Le Fantôme de Canterville de nos lectures joyeusement imposées au collègue. Les opéras sont habités par ces âmes torturées comme le Hollandais Volant ou ses figures vengeuses chargées de l'épée de la justice tel le Commandeur de Don Giovanni. Au cinéma, ils apparaissent aussi bien dans les comédies romantiques (Ghost), les films d'horreur (Poltergeist), les divertissements comiques (Ghostbusters) ou les contes (Beetlejuice),



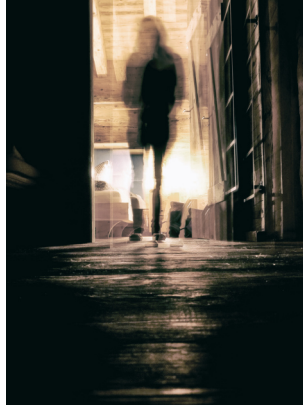
On voit que les fantômes sont partout, que ce soit littéralement, comme une empreinte invisible qui marque profondément le présent, ou encore un pont entre le mystère de la mort et l'absurdité de la vie. Cette richesse fait d'eux un terreau fertile où l'imagination de nos contributeurs a poussé en d'autant d'histoires différentes que de textes proposés. Alors ne vous inquiétez pas des bruits de chaînes inexplicables, des draps blancs qui claquent ou du vent qui murmure entre les fenêtres et plongez plutôt dans ce numéro du Jus de Citron, peut être le plus... spirituel !

Bonne lecture.



# Échos du passé

par Cédric



**B**ienvenus à tous à la treizième conférence de «G.HT»

Je suis Pierre de Gardin, Président Directeur Général de la société, mais vous me connaissez évidemment.

Je suis celui qui depuis treize ans a changé vos vies.

Du Woufelang, l'interpréteur de poche pour comprendre vos animaux, au Marlyzer XIII sorti l'année dernière, ma société n'a eu de cesse de révolutionner vos quotidiens.

Étrange, risible, inadapté... devez-vous vous dire face à cette conférence. Oser l'organiser alors que notre



monde est plongé dans la pire épidémie jamais connue.

L'épidémie.

Voilà deux mois maintenant qu'elle a commencé, emportant à tour de bras nombre de malheureux ayant osé dormir. Personne ne sait d'où elle vient, ce qu'elle est. Une seule chose est sûre, dormez et vous risquez d'être contaminé, amnésie dissociative à composante violente, comme disent les scientifiques. En bref, vous devenez fous, brutaux et irrationnels.

Mais vous connaissez tous les symptômes, tout le monde connaît des victimes, des amis, de la famille, des voisins... Faut-il rester chez soi, ne plus toucher personne, ne plus respirer ?

Mais n'ayez crainte, oh citoyens bien aimés ! Nos dirigeants agissent... quatorze jours...

quatorze et des millions de victimes avant que la crise mondiale ne soit déclarée et qu'enfin les chercheurs de tout pays puissent mettre leurs ressources en commun. Et malgré cela, rien.

Désemparés, nos « élites » se sont vite réfugiées derrière toute personne pouvant être réquisitionnée pour avancer l'enquête. Armée, police, détective privé... même des médiums, prophètes, gourous et autres diseurs de bonne aventure.



Et pendant que les plus grands sophistes du mystique convertissent en masse leurs nouvelles ouailles transies de peur, des hordes de pseudo-scientifiques prônent une digitalisation de l'âme.

Si Dieu avait créé le monde en sept jours, il semble qu'il en faille bien moins aux humains pour faire sombrer leurs sociétés dans la folie.

Mais assez parlé d'eux.

Car si je me tiens devant vous aujourd'hui, c'est pour une fois de plus changer le monde, ce soir, je vous présenterai ma prochaine invention.

Celle qui apportera réponse à vos craintes actuelles.

Cependant, toute chose à une origine. Et pour comprendre ma nouvelle invention, c'est aux origines même de notre société qu'il faut retourner. Quand, dans mon garage, aidé de ma seule assistante, Maria, j'ai créé le premier Marlyzer.

Tout a commencé par une simple amélioration du Woufelang, l'ajout d'un simple algorithme étudiant les comportements des animaux et déterminant leurs besoins. Plus besoin d'interpréter, plus de risque de se tromper, l'IA analyse des millions de comportements pour déduire avec une précision redoutable.

Mais comme souvent dans la science, la vraie découverte fut issue d'une erreur, d'un bug, une réponse ré-



currente revenant dans l'IA, quel que soit le sujet analysé.

Quand la cible regardait trop longtemps dans le vide, l'IA disait qu'elle communiquait avec Maria. C'était mon assistante, une scientifique passionnée qui avait été présente dès le début de l'expérience, on pouvait même dire qu'elle en était l'une des instigatrices. Elle était d'ailleurs d'une rare intelligence, d'une vivacité d'esprit... bref, comme vous le savez, puisque l'invention fut nommée en son honneur. Elle est morte. Rien à voir avec l'expérience, juste un bête accident de la vie.

Enfin, pour en revenir au bug, il avait été assez facile à identifier. L'IA avait simplement assimilé l'incompréhension comme une communication avec Maria. C'est là que nous avons découvert les « échos ». Une trace omniprésente et universelle de ce qui avait été. Peu importe que vous ayez oublié, enfant, quand vous avez tapé dans une pierre ou quand vous vous êtes baigné dans un lac. La pierre, elle, s'en souvient. Le lac aussi. Toute la planète se souvient. Et cela se produit même des années et des siècles plus tard, chaque chose a ses propres échos.

Cela a radicalement changé nos travaux et, après plusieurs années de recherche, nous avons réussi. En analysant un environnement, l'IA est devenue capable de percevoir et d'interpréter les échos. Et pas



seulement les voir, elle pouvait entrer en synergie pour les rendre visibles, illuminant les environs d'images rémanentes issues du passé. Le Marlyzer est née.

La suite, elle venait de Maria, ou plutôt de discussions que nous avons eu. C'était une grande passionnée d'histoire, voyez-vous. Et c'est de là que l'idée est venue. L'Histoire, une nouvelle manière de percevoir les grands événements du passé, non pas au travers d'un film romancé, mais dans leur réalité la plus brute, sans filtre.

Le Marlyzer II, vous le connaissez. Vous l'aimez.

Plus besoin de cinéma, de projection 3D, de reconstitutions théâtrales, il suffit de se rendre sur les lieux d'événements particuliers pour les revoir. Une représentation de Beethoven lui-même, un discours de Martin Luther King ou encore le débarquement de Normandie, tout est un spectacle dont nous vous avons fait don.

Bien sûr, l'adhésion a été immédiate, le monde entier se divertit en admirant les fantômes du passé.

Oh, il y avait bien eu des fous sectaires et pseudo-voyants pour crier au scandale et qualifier tout cela d'immense enfer pour les fantômes du passé, les empêchant de trouver le repos, ils avaient même trouvé un nom : Malebug. Cela m'a bien fait rire, d'autant que



le procès intenté contre nous avait été ridiculement facile à gagner.

Évidemment, on a continué, on n'arrête pas le progrès, pas après tout ce que nous avons fait, pas après tout ce que nous pouvions encore faire.

La société a grandi, nous nous sommes étendus à l'international. Et en quelques années de plus, la nouvelle version était prête. Cette fois-ci, plus question de se contenter de scènes de spectacles lointaines, les échos proches pouvaient être observés, plus précisément ceux des morts récents. Un nouveau marché était apparu, plus funeste, celui des personnes en deuil voulant revoir leurs proches dans la vie quotidienne. Maria, elle-même arpente encore mon garage en boucle.

Mort et vivants s'entremêlent désormais dans un quotidien macabre, disent certains, le fait est que les gens ont pris l'habitude de vivre avec les fantômes de leurs défunts, et ils en redemandent.

Au fil des versions, nous avons produit des traces d'échos de mort toujours plus réalistes. Pouvant agir et se promener en dehors de leurs actions passées. Tels de vrais fantômes, ils hantaient leurs proches. Ironiquement, cela collait parfaitement aux comportements des animaux. Désormais, plus aucun d'eux ne regardait dans le vide, à chaque fois, il y avait un écho



en face. Ils en avaient même fait une campagne de pub.

Toujours plus loin, toujours plus proche de vous, telle est notre maxime.

Et une nouvelle idée avait émergé, la révolution ultime. Celle de ce soir. Oh, cela nous a pris du temps et nombre d'expérimentations. Il y aura inévitablement des dommages collatéraux, mais la progression ne doit pas avoir de limites.

En vérité, je vous le dis, les troubles du présent sont ceux du passé. N'écoutez pas les charlatans qui nous dirigent. La maladie qui vous accable n'en est pas une. C'est un progrès.

Voyez-vous, il manquait une dernière étape, treize ans maintenant que le fantôme de Maria hantait les locaux, des années sans réactions ou paroles de sa part. Et pourtant, en elle, quelque chose ne cessait jamais de transparaître. Un message, une envie, comme si elle voulait nous transmettre une vérité, mais était prisonnière de son fantôme, incapable de tout geste. Elle était morte, après tout, l'écho n'était qu'une simple fenêtre vers son passé.

Alors nous avons expérimenté, dans tous nos laboratoires à travers le monde, nous avons testé et nous avons réussi.



Mais à nouveau une erreur. Le fait de croire que l'écho soit une fenêtre.

Voyez-vous, il y a deux mois, nos centres sont entrés en résonance et l'onde a été telle que l'écho a tremblé, la fenêtre s'est fissurée et, enfin, Maria a été libre de ces gestes.

J'ai été libre de mes gestes.

Car, ce que tous n'ont vu que trop tard, moi, je l'avais perçu depuis longtemps. L'écho n'est pas une fenêtre, c'est une porte, et l'ouvrir permettrait de passer.

Le reste ? Oh ! Très simple ! Un esprit a besoin d'un corps. Quelle meilleure occasion de récupérer le mérite de toutes mes inventions que d'utiliser celui qui s'était attribué celles-ci ?

Mesdames et messieurs, moi, Maria Deroche, en cette treizième et dernière conférence de la société, j'ai l'immense plaisir de vous annoncer que le mur entre vivant et mort est désormais aboli !

Du moins... pour les morts.



# Mot compte triple

par Fanny



- Disparue...oui disparue !
  - Tu veux dire évanouie ?
  - Oui, enfin non, pas évanouie, elle est pas tombée dans les pommes devant moi, mais oui, elle a disparu... ; zou... envolée, oui, elle était là, et elle n'y est plus.
  - Là ? Où ça ?
  - Ben là devant moi !
  - Ah oui, tu veux dire qu'après vous ne l'avez trouvée nulle part ? Vous avez bien cherché partout ?
- Gipsy lève les yeux au ciel dans une moue de marmotte désabusée.
- T'imagines bien que oui. On a même regardé sous le lit !



Psaÿko soupire bruyamment et grommelle quelque chose dans le parler scandinave de ses lointaines origines avant de se reprendre et de poursuivre en français.

– En fait, c’est une éclipse de Lady Clarissa, un peu comme si elle s’était dissoute, évaporée.

– Oui, c’est exactement ça. Elle est là, elle est plus là... Évaporée. Éva-po-rée. Pffftt... Comme la fumée des brumes que le vent aurait dissipée en se levant tout d’un coup.

Tous deux se penchent sur le plateau de jeu posé devant eux et où les lettres du Scrabble commencent à former une mosaïque littéraire bourrée de fautes d’orthographe mais il faut bien placer les mots compte triple et ni l’un ni l’autre ne se sont jamais érigés en ayatollahs de l’orthographe.

Agatha réduisit la cinquantième feuille de papier en mille fragments effilochés qui voletèrent à leur tour dans la pièce. Le sol de bois ciré n’était plus qu’une étendue neigeuse, prête à s’évaporer au moindre souffle d’air. Le chat Hercule, un celtic shorthair, malingre et bien loin de la carrure mythologique du héros qui avait présidé à son baptême, créait à chaque coup de patte, un univers floconneux de boule à neige. Il poursuivait ces particules papylèges tout en multipliant leur suspension à l’infini. Tant et si bien que la



pièce, désormais bruissait d'un joyeux mélange de ces plumes de papier. Agatha n'y prêtait aucune attention concentrée sur les inflexions de la voix dans les écouteurs qui lui dictait ses consignes à exécuter scrupuleusement Agatha obéissait sans faillir à cette voix, tantôt sépulcrale, tantôt cajoleuse. Le martèlement de l'Underwood 319 portable, couleur crème scandait la valse lente des copeaux papiflottants et les mots chuchotés ou vociférés dans ses oreilles s'inscrivaient sur une nouvelle page blanche qui finissait à son tour en mille frisottis après qu'une autre voix, la voix intérieure ou celle de la raison eut dit : c'est nul, déchire en mille morceaux.

Les espaces libres sur le plateau de jeu se raréfient. Psaÿko a tenté l'insertion horizontale d'un mot « compte double » de 7 lettres qui s'est heurté à une verticale inacceptable. « FNI » n'est ni un mot ni une abréviation. Il a capitulé en 3 lettres avec un FAN qui ne lui rapporte que 5 points.

– Vous avez vérifié qu'elle n'était pas chez un proche, des amis ?

Gipsy qui s'apprêtait à poser 4 lettres suspend son geste, les remet sur leur chevalet, ouvre la bouche et la referme pour la rouvrir à nouveau en soupirant bruyamment.

– Oui, cheeefff !!!



Elle appuie bien sur le chef même si Psayko n'est en rien son chef.

– Oui, t'imagines bien qu'on a tout vérifié. On ne sait vraiment pas où elle est. D'autant qu'elle a disparu dans le supermarché où je l'avais amenée faire des courses. Elle était avec moi dans l'allée des conserves de légumes et l'instant d'après elle avait disparu.

– Et sa voiture ?

Gypsy fronce les sourcils puis dans une esquisse de sourire pose TOME dans le prolongement du FAN de son partenaire de jeu.

– Disparue aussi, je te l'ai déjà dit non ? Les vacances ça te réussit pas. On avait pris sa voiture pour faire les courses et je suis rentrée ici avec un Uber. Tiens d'ailleurs, en parlant de voiture, l'autre jour quand je l'ai aidée à mettre dans le coffre un carton avec tout un tas de bouquins sentant le renfermé, je l'ai vue qui glissait dans le vide-poche un passeport à la couverture ancienne. Quand elle est rentrée dans la maison, j'en ai profité pour regarder quelle tête elle avait sur la photo, tu sais que les photos des gens, c'est un peu mon dada. Eh bien, le truc est périmé depuis plus de 20 ans. J'ai eu beaucoup de mal à la reconnaître même si à 18 ans elle avait déjà ce regard dévastateur. Et tu sais pas la meilleure, c'est qu'il est au nom de Christa Gatharie.



Une frénésie sans pareille prit possession d'Agatha, imperméable à tout ce qui l'entourait. Madame Del Carmen, la gouvernante de la Maison des Esprits entrouvrit la porte et la referma aussitôt, n'osant pas entrer pour annoncer que le repas était servi. Même Hercule arrêta ses entrechats entre les bouts de papiers effrayé qu'il était par le halètement stakhanoviste de la machine à écrire. La nouvelle feuille fut rapidement couverte de caractères typographiques, arrachée au rouleau, remplacée par une autre et ainsi de suite. Les pages noircies frémissaient, se pliaient aux tabulations, aux espaces, aux tirets insécables, aux mots « mort, crime, coupable, détective, victime, assassin, homicide ». Ils parsemaient des phrases qui mises bout à bout n'eurent bientôt ni queue ni tête. Et la voix dans les écouteurs continuait sa litanie lancinante. Puis vint le moment où le papier manqua. Les écouteurs se mirent à siffler. Agatha se figea, pétrifiée. Ah, ces sifflements pareils au vent dans les fissures du manoir, les voilà qui revenaient.

– Christa Gatharie ? J'ai toujours pensé qu'elle s'appelait Clarissa Bonham. C'est bizarre non ?

– Ben non pourquoi ? Elle était mariée à Lord Bonham. Elle n'aime peut-être pas le prénom Christa. Tu sais, notre vénéré Starsky Duppondt se fait bien appeler Michaël et je peux te dire que ça ne figure en rien dans son état-civil.



– Normal, quand on s’appelle Starsky, on peut même décider de se faire appeler Innocent, ça sera toujours moins ridicule. Ah bon sens ! C’est pas possible FAN TOME. Avec tes 4 lettres pourries de TOME, tu fais 33 points et en plus c’est moi qui te donne 15 points ! J’y crois pas. Mot compte triple. Non mais c’est pas vrai.

Le rire écarlate de Gypsy raisonne dans la petite salle de repos.

– T’es toujours aussi mauvais joueur. Franchement, je me demande bien où elle peut être. Je l’avais convaincue de venir à la soirée chez les Philps avant-hier. Un test comme un autre. Elle y aurait retrouvé des compatriotes. Et elle m’avait demandé de l’accompagner à La Salvetat ce matin. Je pense qu’elle voulait donner les vieux bouquins à l’hospice. J’espère qu’on ne va pas la retrouver dans les bois, zigouillée ou morte d’une crise d’on ne sait quoi. Même si ce n’est pas la première fois qu’elle nous fait le coup de s’évaporer. Et qu’elle a toujours réapparu.

Agatha poussa un hurlement qui fit s’enfuir le chat. Elle balança les écouteurs dans la cheminée, tout en insultant l’Underwood portable qu’elle finit par lancer à travers la croisée. Quand la machine s’écrasa sur la pelouse, Madame Del Carmen fit ce qu’elle aurait dû faire depuis le premier jour.



Le smartphone dernier cri de Gipsy, customisé girлие, strass et pompons rose pétard, vibre sur la table basse faisant se trémousser les lettres du jeu en passe de s'achever faute de pions tandis que les deux concurrents se concentrent pour le finir en beauté.

– Ah merde, c'est Michaël, qu'est-ce qu'il me veut ?

Elle fait une horrible grimace tandis qu'elle approche l'appareil de son oreille.

– Oui, monsieur le directeur ? Oui... Oui... Ah bon !.. Mais où ça ?... Ah, oui je vois... Oui, bien sûr... Oui, tout à fait... Oui Psajko est bien avec moi. Oui... C'est ça... Oui, vous pouvez compter sur nous. Oui attendez je note.

La tête penchée sur l'épaule pour coincer le téléphone contre son oreille, elle cherche un papier et un crayon.

– 25, Route des Ombres, c'est noté. Oui. On vous tient au courant. Au revoir Monsieur.

Elle se lève, laissant en plan le plateau de jeu, enfile sa parka pendue au porte-manteau, met le téléphone dans sa poche, ouvre un tiroir, lance des clés à Psajko et attrape sa mallette.

– Allez bouge-toi, on y va !

– Où ça ? Là tout de suite ? C'est urgent ?



– Oui, je t’explique tout dans la voiture. Grouille. Y’a urgence oui !

– Pile poil au moment où j’allais pouvoir placer toutes mes lettres et te damer le pion ! T’es vraiment pénible !

Agatha est maintenant installée dans un antique fauteuil à bascule de style colonial. Dans le salon minuscule où on l’a parquée en attendant, elle tente de faire la conversation au gendarme qui ne la lâche pas du regard et ne dit mot. Elle monologue dans un français grammaticalement impeccable quoique mâtiné d’accent geordie.

L’ambulance conduite par Psaÿko file à vive allure dans la campagne suintant de brume.

– On l’a retrouvée ! Elle a fait une crise violente dans un gîte de luxe, la Maison des Esprits que ça s’appelle, les propriétaires sont chiliens. Elle s’y est installée sous un nom d’emprunt. Lady Agatha. On ne risquait pas de la retrouver. C’est la gouvernante qui a fait le 17. Apparemment, cette fois-ci elle se prend pour Agatha Christie. C’est ce qu’on dit les gendarmes à Starsky/Michaël. C’est pour ça qu’ils ont fait appel à notre unité de soins. Comme quoi, tu vois, on la retrouve toujours.



Quand les deux infirmiers psychiatriques arrivent au 25, route des Ombres, Lady Clarissa/Agatha est tout sourire.

– Mes chers amis, vous voilà ! Je vous attendais. Il faut qu'on me rende mon manuscrit pour que je vous lise mes derniers écrits. J'ai expliqué à mon ami ici présent – elle désigne la gendarme - qu'il était urgent qu'on se parle. C'est lui qui vous a contactés, je suppose ?

Gipsy s'assoit sur un petit pouf à côté d'elle. Elle ne doit pas entrer dans son jeu. Dans ce genre de trouble dissociatif ayant donné lieu à des actes de violence, il faut y aller avec doigté et professionnalisme. Il va falloir la séduire d'autant que c'est la première fois qu'elle agit ainsi. En l'observant avec attention, on voit bien le feu couver sous la cendre malgré une attitude policée dictée par des siècles de tradition toute britannique

– Lady Clarissa, vous n'êtes pas Agatha Christie, vous êtes Lady Clarissa Bonham.

– Vous vous égarez ma chère. Je suis Agatha Christie ; d'ailleurs j'ai un passeport à ce nom.

Psayko s'accroupit dans l'intervalle entre le bras du fauteuil et le gendarme.

– Le passeport au nom de Christa Gatharie ?



– Vous voyez bien, c’est ce que je vous dis, Christa Gatharie ou Agatha Christie c’est pareil non ?

– Agatha Christie est morte depuis longtemps.

– Vous ne voulez rien comprendre, décidément ! Elle m’a ordonné d’écrire une nouvelle énigme que devront résoudre ensemble Hercule Poirot et Miss Marple. Ça ne s’est jamais fait. Ça va faire un barouf du tonnerre dans le monde entier.

Gipsy regarde son collègue, met un doigt sur la bouche et fait signe au gendarme de s’éloigner.

– Lady Clarissa, vous ne pouvez pas être une personne qui est elle-même décédée avant votre naissance.

– Mais enfin, vous le faites exprès ou quoi. N’entendez-vous pas ces sifflements ? Elle me parle et vous faites la sourde oreille.

– Lady Clarissa, vous savez qu’il vous arrive d’avoir des hallucinations auditives. Ces sifflements, ces voix, il n’y a que vous qui les entendez. Et vous n’avez pas pris votre traitement depuis plusieurs jours. Donc les voix reviennent.

– Mais arrêtez donc avec vos voix.

La voix halète, monte dans les aigus. Lady Clarissa se lève, frappe son torse.



– Agatha Christie est en moi puisque je m'évertue à vous expliquer que je suis son fantôme.

Gipsy ouvre sa valise, en sort une seringue et regarde Psayko.

– Tu as déjà sédaté un fantôme toi ?



# L'enterrement

par Guy



Qu'est-ce... qu'est-ce que c'est... Tout ce bruit... Pourquoi faut-il que l'on me réveille alors que je suis à deux doigts de conclure comme aurait dit un certain Jean-Claude Dusse. À cette heure indécente, j'entendais clairement des coups sur ma porte. Un brouhaha les accompagnait qui montait de la rue et suggérait que plusieurs individus étaient massés devant la maison. Les premières secondes suivant ce réveil brutal, je les consacrais à rechercher une explication plausible à tout ce vacarme. J'hésitais sur ce qui me chagrînait le plus, l'interruption de mon rêve délicieusement érotique ou la crainte qu'un tel boucan réveillât aussi mon voisinage avec lequel je m'efforçais de maintenir une si-



tuation de relative tranquillité et de respect mutuel. C'était embêtant mais comme le bruit ne cessait pas, je me levais de mon lit et j'allais à la fenêtre. Plus bas je distinguais au milieu d'un halo de lumière faible bleue turquoise une quinzaine d'hommes et de femmes avec des pancartes et aussi une banderole avec dessus « Bienvenue mon frère ». Les autres slogans portés à bout de bras étaient également sibyllins, « vive l'outre-tombe » ; « La vie derrière soi » et même « Le changement, c'est maintenant ».

– Que voulez-vous ? (J'avais pu malgré le demi-sommeil forcer ma voix)

Les têtes se levèrent et une acclamation unanime jaillit avec une telle force que je reculais. Un fort coup de vent n'eut pas mieux réussi. Désespérément, je m'évertuais à rechercher une explication plausible à ce plébiscite. Quelle belle et bonne action aurais-je pu accomplir, moi qui prenais grand soin de ne jamais me mettre en avant et, conséquemment de n'apparaître jamais comme un initiateur ? Je me grattais la tête machinalement tout en doutant secrètement que ce geste eut un quelconque effet sur ma réminiscence. Je passais en revue les bribes du souvenir de la veille sans y trouver un quelconque élément pouvant me mettre sur la piste d'un événement me consacrant à cette heure, héros, saint ou plus simplement guérisseur. Non, je ne voyais pas.



– Descendez ! m'intimèrent plusieurs voix.

– N'ayez crainte, nous sommes là pour vous ! Une femme enveloppée d'un manteau particulièrement coloré tendait ses bras vers moi.

Je continuais de regarder l'attroupement jusqu'à ce que j'y voie mon père et ma mère. Qu'est-ce qu'ils faisaient là ? Maman me faisait un signe de la main et cela me décida à descendre dans la rue. Tous ces gens que je ne connaissais pas pour la plupart me voulaient du bien, je le sentais, car d'eux venait vers moi une vague d'amour et de bénignité. La pâle lumière poussiéreuse légèrement bleutée émanait de chacun, entouré d'une aura.

– Venez, nous vous attendions... Sois le bienvenu, dit un autre.

J'avancais un peu plus vers le groupe et des vivats surgirent tout autour de moi dont la sincérité ne faisait aucun doute. Puis le silence se fit tandis que comme pour une chorégraphie maintes fois répétée chaque personne se déplaçait d'un ou deux pas pour former ce qu'il faut bien appeler une escorte. Mon père à ma gauche, ma mère à droite, trois rangs de trois devant et derrière moi. Je ne perçus aucun signal et pourtant tous d'un même pas nous nous ébranlâmes vers une destination inconnue de moi.



Alors que nous marchions depuis plusieurs minutes dans des rues désertes à cette heure et chichement éclairées par une lune bossue, je me rappelais que j'étais vêtu d'un simple pyjama et un instant je paniquais à l'idée d'apparaître ainsi devant une connaissance. Je jetais des regards affolés tout autour de moi. Papa très digne dans son costume sombre, maman portait sa robe à fleurs préférée et je trouvais qu'ainsi elle avait belle allure. Tout juste m'alertais-je de la savoir si légèrement couverte en ce mois de février. Je me mis à douter au sujet de la saison car moi-même ne ressentais pas le froid. Les heures passaient et toujours nous marchions. Le jour s'était levé. La forme de notre cortège un peu militaire au départ s'était muée en une procession dans laquelle les participants par petits groupes discutaient et tous ces conciliabules m'enveloppaient comme une forêt de sons, un babil agréable dont je ne saisisais ni la signification ni la cohérence. Étonnamment, je n'éprouvais pas le besoin de parler. J'étais bien éveillé désormais et j'avancerais sans fatigue. Je reconnaissais les rues que nous empruntions d'un pas lent et résolu. Bientôt nous franchîmes l'imposante grille du cimetière paysager. Un anachronisme de plus, des oiseaux pas découragés par les températures chantaient gaiement. Nous arrivâmes par une allée chargée d'essences variées qui devaient au printemps et à l'automne exprimer une



palette de couleurs qui ravirait n'importe quel impressionniste.

Dans l'instant, le spectacle était ailleurs. Alors que nous approchions d'une extrémité du parc, un groupe d'une dizaine de personnes stationnait auprès d'un cercueil que l'on s'apprêtait à mettre en terre. Les mines étaient tristes pour la plupart. Chez nous, les discussions avaient cessé tandis que nous nous mêlions à la petite assistance.

Je fus estomaqué lorsque je pris conscience que je reconnaissais chaque visage. Il y avait mes deux sœurs qui pleuraient avec beaucoup de discrétion ; mes parents étaient là bien sûr. Eux me regardaient et me souriaient avec leur bienveillance coutumière à mon égard. Ça par exemple, mon chef d'atelier ! Il se tenait comme à son habitude, droit comme un i, entouré de Simon et Xavier, deux collègues de l'équipe. Ils avaient une sale mine, des yeux rouges et des tenues endimanchées. Le reste de l'assistance comptait mon oncle et ma tante, un copain du tennis, un couple de voisins, deux enfants qui me semblaient être de la famille, des petits cousins sans doute, qui s'ennuyaient ferme. Bizarrement, je n'arrivais pas à me sentir concerné par cette cérémonie quand bien même la présence de proches aurait dû m'alerter. Ce défunt, peut-être le connaissais-je et puis il y avait de la part de tous, ma famille y compris, une indifférence totale



à ma présence bien que je fusse le seul à porter un pyjama.

Malheureusement, nous étions arrivés après le panégyrique, habituel en pareil moment, si bien que je restais sans réponse concernant l'identité du mort. Mes nouveaux amis s'étaient rapprochés de moi sans troubler aucunement l'enterrement qui entrait dans sa phase finale avec l'intervention de deux préposés à cette opération. Le cercueil, un peu secoué, allait descendre dans la fosse fraîchement creusée. Je me sentais enveloppé d'une tendresse indéfinissable peut-être due à cette lueur bleue qui avait une vertu d'apaisement. Soudain, ma sœur Babette s'avança et déposa sur le cercueil, juste avant qu'il ne disparaisse de ma vue, un petit objet. Cet acte stoppa net les opérations et un court instant la petite assemblée se figea, leurs yeux absorbés par l'éclat triste de ce qui apparaissait être une montre ancienne à gousset. Un rayon de soleil égaré l'éclairait magnifiquement si bien qu'à mon tour je la regardais, sans hésiter à me rapprocher pour bien voir.

Il s'agissait d'un modèle dit à gousset savonnette, c'est-à-dire une montre recouverte d'un boîtier extérieur. Pas très pratique, car il faut le soulever pour lire l'heure. Ce boîtier en argent portait une longue inscription que j'avais du mal à déchiffrer « N'avoir pas d'hier, et pas de demain... Oublier le temps, oublier la



vie, être en paix... ». En temps normal, j'aurais dû m'évanouir mais étrangement je ne tombais ni même ne vacillais sur mes jambes. Cette montre avait appartenu à mon grand-père qui y avait fait graver ces mots dont l'auteur si ma mémoire est bonne, est Oscar Wilde. Il vénérât cet écrivain, il me l'avait dit, pour sa sensibilité, sa finesse d'esprit et son humour so british bien qu'il fut irlandais. Cette montre, il me l'a offerte quelques mois avant de mourir.



# Une présence impalpable

par Nicole



**J**e me souviens très bien du moment précis où tout a commencé. Je revenais du travail en tram et j'étais assise près d'une sortie. C'était une fin d'après-midi d'automne, noyé dans le crachin. Diluée moi aussi dans un mélange de fatigue et d'ennui, je regardais défiler le paysage urbain.

Une secousse m'a ramenée dans le réel. Quelques personnes sont entrées et les portes se sont refermées avec un claquement sec. C'est alors que je l'ai vue. Son visage aux traits asiatiques était collé à la vitre et son corps disparaissait dans un ample vêtement aux contours imprécis. Ce qui m'a surpris, c'est qu'elle n'a pas esquissé un geste pour rouvrir la porte et qu'elle a disparu d'un coup.



Une personne un peu égarée, comme d'autres à notre époque, me suis-je dit.

Le samedi suivant, je flânais dans les allées du marché. Alors que je m'approchais d'un étalage de fruits et légumes, une femme s'est retournée vers moi et m'a fixée. J'ai stoppé net. Ce visage au regard magnétique, était celui de l'inconnue du tram. Deux ou trois personnes sont passées devant elle et l'instant d'après, elle n'était plus là. Sans savoir pourquoi, je me suis lancée à sa recherche. Elle ne pouvait être loin. J'ai arpenté les allées en tous sens pendant plusieurs minutes, avant de me ressaisir.

Qu'est-ce qui m'avait pris, de me lancer à la poursuite d'une personne à qui je n'avais même jamais adressé la parole ? D'habitude, on me disait « tu réfléchis trop » et là, je m'étais laissée subjuguée sans résistance. J'aurais aimé en rire, mais un sentiment de malaise s'accrochait à moi.

En congé la semaine suivante, j'en ai profité pour finir d'installer mon appartement où je venais d'emménager. La nuit du jeudi au vendredi, un drôle de rêve s'est invité. Je marchais au milieu d'un paysage très flou, baigné dans une brume argentée. Tout à coup, un rayon de soleil léger comme une plume s'est glissé entre les nuées et une silhouette est apparue, le visage estompé dans le tremblement de la lumière.



Elle portait une longue robe en soie et ses cheveux sombres et lisses, tombaient sur ses épaules. Je la connais, me suis-je dit, en m'approchant. Elle s'est mise à reculer très lentement, avec un doux sourire, comme une invite à la suivre. J'ai continué à avancer, avec précaution, comme lorsque l'on tente d'apprivoiser un oiseau farouche. Arrivée à quelques mètres d'elle, j'ai avancé les mains pour la toucher. La faible lumière s'est alors dissipée et la femme s'est dissoute, en laissant un léger remous dans la brume.

Je me suis réveillée avec un long soupir mélancolique. Une fraîcheur s'immisçait par la fenêtre restée ouverte. Je l'ai refermée et me suis recouchée. Le sommeil m'a fui pendant un long moment. La silhouette surgie de la brume revenait sans cesse me harceler. Très vite, une inquiétude de plus en plus oppressante m'a saisie. J'étais poursuivie par un personnage impalpable, entre réel et irréel. Est-ce que cela pouvait être des hallucinations, le début d'un trouble psychique ?

Le lendemain, j'avais rendez-vous avec Justine et Rose-Marie, deux anciennes collègues, pour déjeuner au restaurant. Au moment où nous avons entamé le dessert, la conversation s'est mise en pause. Soudain, j'ai lancé : « Il m'arrive un truc inquiétant. » Les deux autres se sont arrêtées de manger, cuillère levée, et m'ont regardée, les yeux ronds.



J'ai raconté toute l'histoire de ce personnage fantomatique. Justine a souri :

– Tu as croisé deux fois la même personne, ça t'a troublée et tu en as rêvé.

Rose-Marie a répliqué :

– Oh ! Ce n'est pas aussi simple. J'ai une amie qui se sentait attirée depuis toujours par le Ladakh, au nord de l'Inde. Elle en rêvait chaque nuit. L'année dernière, elle y est allée. Un jour, en entrant dans un monastère, elle a reconnu une tenture qu'elle voyait souvent en rêve. D'autres phénomènes du même type se sont accumulés, comme si elle avait déjà vécu là.

Justine a haussé les épaules :

– Ça ne prouve rien.

Marie-Rose a insisté. Mal à l'aise, j'ai lancé :

– Pour changer de sujet, est-ce que vous êtes au courant que la retraite à 64 ans vient d'être votée ?

Le dimanche, j'ai roulé toute la journée en vélo dans la campagne, en regardant droit devant moi. Je n'ai ainsi aperçu aucune silhouette suspecte et j'ai retrouvé un peu de sérénité.

Un soir, quelques jours plus tard, je lisais en écoutant de la musique. Je commençais à bien me détendre, lorsqu'un courant d'air est passé sur mon visage. Il s'est renouvelé d'une façon plus insistante. J'ai vérifié



portes et fenêtres, mais tout était parfaitement clos. C'était sans doute le frôlement d'une mouche échappée de l'été, que j'avais largement surévalué. La lecture n'étant pas un dérivatif suffisant, j'ai cherché une séance de yoga dynamique sur YouTube. Je me suis lancée à l'assaut d'un enchaînement de postures, d'une intensité à ne plus pouvoir penser à autre chose.

Les bruits de grattement et les grincements augmentaient crescendo. La vidéo, sans doute amateur, était de mauvaise qualité. D'un coup sec de souris, j'ai coupé le son. Les effets sonores ont continué. Peut-être un petit animal s'était-il caché sous un meuble ou dans un placard. J'ai fait le tour de l'appartement, sans rien trouver.

La nuit déjà tombée accentuait mon mal-être. En m'approchant de la fenêtre, pour fermer les volets, je l'ai vu. Le reflet de son visage sur la vitre. J'ai reculé d'un bond. Lorsque j'ai eu le courage de regarder à nouveau, il n'y avait plus que le mur derrière moi, qui se reflétait sur la vitre. Les bruits avaient cessé eux aussi, mais j'ai perçu un long soupir. Je devenais folle ou quoi ?

À partir de là, le phénomène a redoublé d'intensité. Dès que je rentrais chez moi, les bruits revenaient à la charge. Froissements, cliquetis, bruissements sem-



blables au vent dans le feuillage d'un arbre se succédaient pendant plusieurs minutes. Suivait un silence lourd, avant l'arrivée d'une sorte de plainte étouffée. Le pire, c'était ce reflet fugitif sur la fenêtre, lorsque l'obscurité du soir s'annonçait. Très vite, j'ai laissé les double-rideaux tirés toute la journée. Je n'avais de répit que lorsque je travaillais.

Je ne dormais plus qu'avec un somnifère, ce qui n'intimidait pas la créature. Elle continuait à me visiter, nimbée de brume. Une nuit, la silhouette s'est précisée. Plus je la regardais, plus les nuées s'évaporaient et bientôt le soleil a éclairé son visage. Le même que celui qui hantait mes journées. Je me suis rendue compte qu'elle pleurait, ses mains se tendaient vers moi, comme pour implorer de l'aide. Elle s'approchait dangereusement d'une crevasse. Je criais pour la prévenir, mais les sons ne sortaient pas et mon corps devenu très lourd refusait d'avancer. Au moment où elle est arrivée au bord du précipice, j'ai été éjectée du sommeil d'un coup, le cœur battant.

Le lendemain était un samedi. J'ai mis beaucoup de temps à sortir du lit. Épuisée, je traînais de-ci de-là, aux aguets. Tout était calme, mais il me semblait que la créature était tapie dans un recoin, prête à se matérialiser sur une fenêtre ou un miroir. Je glissais lentement dans un état second inquiétant. Soudain, les grincements, cliquetis, froissements ont commencé,



alternant avec des soupirs répétés. Un souffle m'a frôlée, assez fort pour déplacer quelques cheveux de ma frange.

J'ai attrapé mon sac, enfilé une veste et je suis sortie, pour échapper à cette folie. Dans le hall, j'ai croisé une voisine, vieille dame dynamique et chaleureuse. Elle m'a regardée d'un air inquiet :

– Que vous arrive-t-il ?

Après une seconde d'hésitation, j'ai commencé à raconter mon histoire d'une voix saccadée. Mes mains tremblaient, ma respiration s'affolait. Elle m'a posé une main sur l'épaule :

– Venez prendre un café chez moi. Vous allez m'expliquer tout ça tranquillement.

Elle m'a écoutée attentivement, sans jamais m'interrompre. Après, je me suis sentie ridicule. Mon histoire n'avait aucun sens, d'ailleurs, la vieille dame me regardait avec un sourire apitoyé. Elle m'a tendu une boîte de gâteaux et après un temps de réflexion, elle a dit doucement :

– Un drame a eu lieu dans votre appartement.

Elle m'a expliqué que la précédente locataire, une réfugiée d'un pays d'Asie, avait été sauvagement agressée chez elle, quatre mois plus tôt, alors qu'elle s'apprêtait à déménager. L'agresseur n'avait pas été re-



trouvé et depuis, elle était dans le coma. Les médecins ne comprenaient pas pourquoi. J'ai avalé le café d'un coup, pour atténuer le choc de la révélation. Ensuite, j'ai balbutié :

– Je n'ai jamais cru à l'irrationnel, mais...si...si c'est elle...ça voudrait dire qu'elle essaie de me contacter ?

– J'en suis persuadée.

– Mais pourquoi ?

Elle a réfléchi un moment avant de répondre :

– Il y a peut-être quelque chose dans l'appartement de très important pour elle.

Rentrée chez moi, j'ai cherché dans les moindres recoins. Au bout de plus d'une heure, je l'ai trouvé, coincé entre le dessous de l'évier et le mur. C'était un journal intime où la femme racontait en anglais, la fuite de son pays où elle était en danger. Ensuite, d'une écriture nerveuse, elle disait être suivie depuis peu par un homme et sur la dernière page, son angoisse de s'être retrouvée face à lui et d'avoir été menacée avec un désir de vengeance. C'était le type qui l'avait dénoncée à la police et obligée à s'exiler. Il avait eu de gros ennuis, pour l'avoir laissée s'échapper et avait dû lui aussi fuir le pays. Les confidences s'arrêtaient là.



Accompagnée par ma voisine, j'ai apporté le journal à la police. L'enquête a permis de le retrouver loin d'ici, vivant en marginal de trafics divers. Nous sommes aussi allées voir la femme à l'hôpital. Je lui ai parlé, persuadée que mes paroles pouvaient l'atteindre. Les jours suivants, elle a émergé du coma et plus tard, nous sommes devenues amies. Je me demande parfois, si nous ne nous serions pas connues dans une autre vie. Mais non ! Je ne crois pas à ce genre d'histoire.



# L'ombre de l'immortalité

par Tatiana



**L**ord Archibald Tucson était dans sa bibliothèque assis au coin du feu sur son canapé Chesterfield, entouré de ses livres rares et de ses objets fétiches sur l'Égypte ancienne.

Cet éminent archéologue, spécialiste de l'histoire égyptienne, s'était retiré de la vie sociale et vivait en reclus depuis de nombreuses années suite à sa dernière expédition au Caire, il y a 8 ans.

Sa chasse infructueuse à l'immortalité l'avait fatigué et son corps perclus de rhumatismes lui rappelait sans cesse l'approche de son heure funeste.



Wilson, son majordome, venait de lui ramener le journal avec son thé Russian Earl Grey, agrémenté d'un nuage de lait.

Lord Tucson jeta un œil désabusé sur la première page tout en se servant et se tint stupéfait devant la photo de la Une : d'un côté, un squelette d'homme parfaitement préservé avec le crâne d'un chien et juxtaposé, le dessin de la photo avec un homme à tête de chacal !

La surprise passée, Tucson se hâta de lire l'article expliquant qu'on venait de retrouver une momie, des bijoux et des instruments anciens dans un sarcophage étrange datant de 1400 ans avant notre ère dans les décombres d'une maison à Louxor, fruit d'anciens pillages. On venait d'analyser la momie et elle était authentique. Ce n'était pas une farce, les égyptologues et scientifiques du monde entier l'avaient confirmé. C'était Incroyable ! Enfin !

Lord Tucson avait l'élément manquant à ses recherches. Il s'anima, sa flamme se raviva et un nouveau plan se dessina dans sa tête. Il sonna Wilson avec vivacité tout en hurlant son nom à s'en déchirer les cordes vocales.

Celui-ci accourut affolé pensant trouver son employeur agonisant mais quelle ne fut pas sa surprise



de le découvrir fringant comme un gardon et agité comme un enfant de 4 ans.

– Wilson, mon cher, préparez nos ustensiles habituels, nous partons au Caire immédiatement ! Les affaires reprennent ! cria gaiement le vieux Lord, tout en se frottant les mains.

– Mais Monsieur ! répondit surpris le majordome

– Pas de mais Wilson, le coupa l'aristocrate, j'ai déjà trop attendu. Vous lirez l'article pendant notre voyage et je vous expliquerai les grandes lignes mais en attendant, FISSA !!

L'organisation du voyage ne prit pas plus de deux jours et ils débarquèrent une semaine plus tard au Caire pour admirer le joyau des momies. Cette trouvaille étant toute récente, la momie n'était pas encore exposée au musée mais Lord Tucson était un grand ami de feu M. Alaouhari, l'ancien conservateur, et avait ses entrées et passe-droit dans ce temple de l'archéologie. Ainsi le soir de leur arrivée, on les laissa seuls avec leurs équipements dans la grotte souterraine où était entreposée la momie avec ses artifices.

Dès l'entrée dans la pièce voûtée et tempérée par un système de climatisation habilement caché, le vieil homme se sentit émerveillé par ce qu'il voyait et ressentit une chaleur bienfaisante tandis que Wilson



tremblotait et jetait des coups d'œil furtifs autour de lui.

L'aristocrate s'approcha du cadavre avec dévotion et admira le corps d'Anubis, l'homme à tête de chacal, le dieu de l'Immortalité. Il y avait deux saphirs scintillants à la place des yeux et la croix de Ankh était gravé sur son front.

C'était bien lui !

La quête de la vie éternelle d'Archibald touchait à sa fin !

Des larmes de joie coulèrent des yeux délavés du vieil homme et une joie indicible l'envahit. Le majordome, qui était resté en retrait, observait la scène, inquiet et circonspect. Lord Tucson s'intéressait maintenant de très près au sarcophage posé à côté du squelette. Il était singulier, différent des cénotaphes égyptiens habituels de cette époque : il n'y avait pas de masque grandiose à l'effigie d'Anubis comme c'était la coutume mais un entrelacs de hiéroglyphes martelés dans l'or sur la partie extérieure et une simple couverture de plomb à l'intérieur. Il avait la forme d'un caisson plus que d'un cercueil. Le vieil aristocrate était en train de caresser chaque dessin et chaque aspérité avec ferveur et attention quand tout à coup il sortit de sa transe :



– Wilson vite ! Donnez-moi le crochet de décérébra-tion !

Le pauvre domestique ne posa pas de question et s'exécuta sachant que son maître ne lui donnerait pas d'explications. L'égyptologue prit l'ustensile et s'attela à extraire les saphirs et la croix de Ankh de la tête de chacal pour les sceller dans les dessins du sarcophage. Wilson était estomaqué de voir Lord Archibald Tucson, un éminent archéologue, détruire un artefact de l'histoire puis se trouva totalement désespéré quand ce dernier commença à remplir la tombe avec de l'eau du robinet.

– Lord Tucson, enfin ! Vous êtes fou ! Qu'est-ce que vous faites ? interrogea-t-il abasourdi.

– Fais-moi confiance Wilson, c'est la clé. Ne reste pas planté comme un piquet et apporte-moi les sacs de sels de magnésium que nous avons amenés. Aide-moi à les vider dans le caisson et je te dirai ce que tu devras faire, répondit l'égyptologue d'une voix rassurante.

Wilson se calma et aida le vieil homme à déverser les sels dans l'eau. Ensuite, Tucson se dévêtit et entra dans le liquide. Il flottait.

– Ce sarcophage est un caisson sensoriel qui permet l'accès à l'immortalité. Je l'ai cherché toute ma vie et je l'ai enfin trouvé. Je vais devenir Anubis comme cette momie. Je vais devenir un Dieu. Aide-moi à fermer le



cercueil, éteins les lumières et va-t'en. Merci, tu m'as bien servi, je reviendrai exaucer tes prières et te donner la vie éternelle, furent les derniers mots de Lord Archibald Tucson pendant qu'ils fermaient le caisson.

Wilson regarda le tombeau fermé et pensa :

– Mais je ne veux pas de la vie éternelle moi !

Puis il lui sembla entendre comme une mélodie au loin, l'air devint froid et il grelotta. Il s'éloigna du sarcophage et de la momie, se dirigea vers la porte en claquant des dents. Il se sentait nauséux. Il éteignit les lumières et sortit puis se recroquevilla en position fœtale dans le couloir. Il était fatigué, toute sa vie, il avait été au service de cet homme fantasque et érudit et il venait de participer à son suicide.

– L'immortalité était un mythe ! Qui en voulait ? songea-t-il.

Il commençait à somnoler quand il entendit la foudre tomber et un cri déchirant dans la nuit derrière la porte. Il se releva sans réfléchir et la rouvrit, son cœur battant la chamade.

Tout était calme, le chant des prières s'était tu, la température de la pièce était redevenue normale. Réconforté, il alluma la lumière et se figea : Anubis avait la tête tournée vers le cénotaphe ouvert et Lord Tucson avait disparu. Wilson cligna des yeux, regarda autour



de lui mais il n'y avait personne. Il murmura : « Lord Tucson ? Lord Tucson, vous êtes là ? »

Personne ne répondit et un silence angoissant régnait dans la pièce. Des gouttes de sueur obscurcissaient sa vision et le sang bourdonnant à ses oreilles l'empêchait de se concentrer.

Soudain, il sentit un bruissement sur le mur et aperçut une ombre gigantesque composée d'un corps d'homme avec une tête de chacal à la gueule grande ouverte qui se déplaçait vers lui. Wilson hurla à s'en décrocher la mâchoire et détala sans demander son reste. Il entendait derrière lui une voix désincarnée crier son nom mais il ne s'arrêta pas. Il courut, courut à en perdre haleine vers la sortie du tombeau curieusement vide de toute occupation et se retrouva dans le désert. Un grand fracas se fit entendre et la porte du tombeau se referma.

Wilson stoppa net sa course effrénée et se retourna. L'ombre avait disparu. Son cœur reprit un rythme normal et il avança une jambe après l'autre. Il ne ressentait aucune présence et il se dit qu'il était sauvé de toute cette folie.

Exténué, il s'assit au pied d'une dune et somnola. Tout à coup, une ombre évanescence plana au-dessus de lui. Il ouvrit subitement les yeux et la voix caverneuse de Lord Tucson cria :



– Wilson, aidez-moi ! Je souffre mille tourments !  
Sauvez-moi !

Sa voix crissait comme une craie sur un tableau. Wilson reconnut les yeux du vieil aventurier à travers le masque d'Anubis. Il se tétanisa lorsque le doigt crocheté de la Chose se tendit vers ses narines et qu'il sentit son cerveau se liquéfier.

Ni une ni deux, Wilson comprit ce qu'il se passait, maudit Lord Tucson et décampa comme un lapin en se souvenant qu'il n'avait jamais été rémunéré à hauteur de ses services. Le spectre, incapable d'aller plus loin, sa substance s'amointrissant hors de la grotte, se dit que le bon personnel n'était plus ce qu'il était. Il se retira dans son antre et attendit le prochain archéologue qui voulait devenir un Dieu.



# Les vigilants

par Karine



**U**n picotement dans des doigts éthérés, une conscience qui remue dans un crâne désincarné. Louis émerge d'un long sommeil et hume l'atmosphère de La Vigilante cherchant ce qui a provoqué son réveil. Il localise rapidement la perturbation dans la cour, se concentre pour l'évaluer, plein d'espoir. Il perçoit l'aura d'au moins un vivant. Il se retourne vers Mathilda qui repose à ses côtés sur la courtepoinTE brodée. Elle aussi s'est redressée et ressent les visiteurs. Après leur si longue attente, une impalpable pudeur les empêche de se parler immédiatement, ils échangent juste un long regard de connivence. Laissant Mathilda dans la chambre, Louis se coule dans le corridor du deuxième étage et



descend l'escalier principal jusqu'à l'étage noble. Posté devant les immenses baies du salon de musique, il observe les arrivants en contrebass. Un homme et une femme. Bien ! c'est prometteur !

Lui, étudie le bâtiment, elle, parle soulignant son discours de larges gestes. Derrière eux, il reconnaît une voiture malgré ses lignes étranges et se demande combien de temps s'est écoulé depuis le dernier appel.

– C'est ce que je vous disais Monsieur Le Mélinaire..., la Vigilante est une malouinière atypique du milieu du 18ème avec le décor charmant de cette époque mais également une grande ouverture sur les jardins inspiré des voyages du propriétaire en Italie.

Louis se rembrunit, un agent immobilier avec un client seul. Mathilda se matérialise à côté de lui le faisant sursauter. Fantôme relativement jeune, elle s'amuse de ces petits tours alors que lui préfère cheminer comme un vivant pour profiter du décor de la maison. Il est vrai qu'elle est née dans cette maison, deux fois.

– Max va bien.

Alors, ce sont des locataires ? Ils sont comment ?

– Un homme célibataire.



A la Vigilante, il y a deux agences immobilières, celle des humains et celle des fantômes et les critères des uns ne sont pas ceux des autres.

Mathilda Kerhuel de l'Épervier est la fille unique de l'armateur qui a commandité la malouinière et de son épouse Marie-Élisabeth Le Vasseur. Son portrait réalisé à l'occasion de ses noces avec Julien Le Gac de Kerbrat, le fils d'un associé de son père, trône encore dans le grand salon. Tous les occupants ultérieurs de la maison ont souhaité le conserver, tombés sous le charme du tableau et émus par la fin tragique de la jeune femme.

Mathilda s'est noyée dans le grand vivier à poisson moins d'un an après son mariage, poussée par une main inconnue. Ces dernières sensations sont le choc de l'eau glacée se refermant sur elle, ses vêtements plombés l'entraînant vers le fond. L'eau fangeuse étouffant son cri d'effroi et de refus. Quand elle était revenue à elle, elle planait au-dessus de l'étang où flottait un ruban de soie salie. Elle n'a jamais pu identifier le coupable, mort maintenant depuis bien longtemps.

Louis est arrivé un demi-siècle plus tard dans les bagages d'une autre héritière, créole celle-là, rapatriée de la Louisiane fraîchement cédée aux États-Unis. Louis est un fantôme particulier, un fantôme né de



l'union de deux fantômes eux-mêmes issus de lignées modifiées par des rites vaudous.

Les fantômes nés sont extrêmement rares. Ils sont capables de voyager alors que les fantômes revenants, eux, sont liés à leur lieu de décès. Cette incapacité limite les possibilités de rapprochement. De plus, la plupart des revenants aspirent à être libérés de leur condition et à rejoindre leurs proches dans l'au-delà et ne souhaitent pas fonder une famille ectoplasmique.

Mathilda avait eu des parents indifférents et avait tout le loisir de ne pas regretter la vie commune avec son époux en l'observant après son veuvage. Louis et Mathilda s'étaient immédiatement plu. Rapidement, ils avaient désiré agrandir leur famille.

Mais pour rester conscients et pouvoir élever leurs enfants, les fantômes dépendent de la force vitale des vivants habitant leur demeure. Si la maison devient vide ou n'a pas suffisamment d'habitants, les spectres s'étiolent et entrent en hibernation.

C'est ce qui était arrivé peu après la naissance de Maxime et depuis, la Vigilante n'avait connu que des occupations sporadiques et sans lendemain. La bâtisse au charme suranné, trop grande, ne séduit plus. Mathilda et Louis peuvent résister à l'éternité mais Maxime, à un stade critique de son évolution, pourrait



devenir de plus en plus évanescent et rejoindre les limbes.

Il est impératif qu'une famille emménage rapidement. La Vigilante doit plaire et plaire aux bonnes personnes.

Les visiteurs entrent dans le vestibule qui dessert le rez-de-chaussée entre la cour et les jardins qui courent jusqu'à l'océan. Les pas claquent sur le carrelage à cabochon de marbre noir.

– Commençons par la terrasse. Vous allez voir la vue est grandiose.

Louis révisé la gamme des petits effets qui permettent de chasser un postulant non désiré. La lourde porte d'entrée commence à pivoter malgré l'absence manifeste de vent quand un petit bip retentit dans la poche de l'homme.

– Ha ! Finalement, mon épouse a réussi à se libérer. Elle arrive avec ma fille. Il fait un peu frisquet ici, la maison est correctement isolée ?

Louis retient in extremis le pesant vantail pendant que Mathilda rétablit la température dans le hall.

Une voiture se gare devant le perron et en émerge une femme à l'air maussade. Elle ouvre la porte arrière, remorque vers la maison une petite fille qui se tortille et hurle :



– Franchement, Yann, c’est vraiment paumé, je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

– Attends au moins d’avoir visité, Emma. La vue sur l’océan est exceptionnelle et tu voulais que Clara grandisse hors de la ville.

Mathilda fait rouler ces prénoms sur la langue, les goûte, les trouve plaisants.

L’agente immobilière cornaque les visiteurs dans la salle à manger du rez-de-chaussée avec ses boiseries perle rechampies de gris perle. Puis vers le grand salon au parquet couleur miel et qui conserve quelques fauteuils tendus d’une indienne fleurie. Avant de leur faire découvrir l’étage avec ses vastes chambres et les salons plus intimes. Les deux fantômes ne ménagent pas leurs efforts pour rendre aimable la demeure bicentenaire. Les portes tournent sans encombre et sans bruits. Ils jouent de la lumière pour voiler là, un défaut, ici, souligner une perspective. Louis diffuse dans chaque pièce un souvenir de parfum de fleurs et d’épices.

La visite se termine au 2<sup>ème</sup> étage dans les chambres mansardées où Louis, Mathilda et Max ont fait leur nid.

– Vous avez tout vu. Je vous propose de retourner dans le salon faire le point.



Louis est anéanti, il sait qu'ils ont perdu. Si Yann paraît conquis depuis le début, pas une fois Emma ne s'est déridée, distraite par le comportement de sa fille, lançant parfois une remarque désobligeante sur tel ou tel inconvénient, la nécessité de travaux pharaoniques. Elle s'assoit du bout des fesses sur une bergère aux pieds délicats.

L'agente jouant son va-tout, entame un panégyrique de la maison.

– Et, conclue-t-elle, c'est très calme, écoutez on entend même le chant de oiseaux.

Les deux parents vivants sursautent. En effet, pour la première fois depuis le début de l'après-midi, les jérémiades de Clara ont cessé, ce qui n'est pas forcément de bon augure. Tous les présents, fantômes compris cherchent la petite fille du regard. Elle est devant l'âtre de la grande cheminée et joue tranquillement déplaçant d'invisibles objets, un sourire aux lèvres. C'est au tour des parents fantômes de s'affoler. Max est assis en face d'elle et lui tend des cubes immatériels en babillant joyeusement.

Emma est médusée, jamais elle n'a vu sa fille si concentrée, si sereine. Son regard glisse vers le trumeau de la cheminée et accroche le tableau qu'elle n'avait pas encore remarqué. Une jeune femme en robe claire pose devant la Vigilante. Les fenêtres



grandes en infinie nuances de bleu. Mathilda adresse à Emma un regard complice, riche de promesses.

– Emma ? Nous y allons ?

– Non, Je... J'aimerais refaire le tour de la maison.



# Elliot, après la révolte

par Rémi



**E**lliot fixait le sentier qui s'évanouissait au bout de quelques pas dans l'obscurité de la forêt.

– T'es pas cap' de passer devant ! lui lança Élixa, la cheffe de la bande d'enfants qu'elle avait elle-même baptisée les Diables Rouges.

Le garçon entendit quelques rires, quelques quolibets, résonner dans l'ombre. Le village avait depuis longtemps disparu derrière eux.

– Bien sûr que si !... répondit-il d'une voix mal assurée.

On était à cette heure où la nuit cède à regret la place aux premières clartés du jour. Dans le ciel de printemps, seules les étoiles les plus lumineuses restaient encore visibles. Depuis la Révolte contre les machines, les clignotements nocturnes des satellites



et des avions n'existaient plus que dans les histoires que racontaient les anciens pour faire peur aux enfants.

– Alors, vas-y ! Montre-nous !... Si tu veux vraiment faire partie des Diables ! reprit Élisabeth. Ou, autrement, on peut t'abandonner ici. À toi de voir !

Elliot fit un pas en avant, davantage terrifié par l'idée de demeurer seul en ce lieu isolé que par la perspective de laisser les herbes du sentier lui frôler la peau.

Courage ! se dit-il. Le Cube ne doit plus être très loin.

Un second pas sur le gravier qui crissa sous ses pieds. Puis un troisième, qui lui fit dépasser la lisière de la forêt. Ici, le sous-bois résonnait déjà des mille bruits du réveil animal. À son grand soulagement, Elliot entendit le reste de la troupe se mettre en marche derrière lui.

– Arrivez avant le lever du jour ! c'était ce que leur avait conseillé d'un ton méprisant une fille beaucoup plus âgée qu'eux.

En bon enfant né après la Révolte, Elliot n'eut aucun mal à suivre les méandres de la sente sur laquelle il progressait. Il lui suffit pour cela de laisser son instinct le diriger vers les lieux du couvert forestier qui semblaient les moins impénétrables.



Il marcha longtemps. Il marcha jusqu'à ce que les ombres les plus profondes aient disparu.

Vite ! Vite ! Le jour arrive !

Ni Elliot ni aucun membre des Diables Rouges n'avaient jamais approché le Cube. On le disait isolé sur une colline. On racontait que la végétation en restait éloignée. On chuchotait que des fracas, des grondements, des gémissements, s'en échappaient aux heures où le soleil d'été écrasait le paysage.

– Arrête ! murmura soudain Élixa juste derrière lui.

Le Cube était là, immense masse grise se détachant sur le premier rose annonciateur du jour. Il suffisait pour l'atteindre de quitter le couvert de la forêt et de gravir la longue volée de marches nues qui y menaient.

Elliot sentit monter en lui un étrange mélange d'excitation et de curiosité qui commençait à l'emporter sur sa peur. Il n'eut cette fois besoin d'aucune menace pour reprendre son avancée et poser le pied sur le premier degré de l'escalier.

Il compta quarante-deux pas. Quarante-deux pas pour parvenir au sommet de la colline, juste devant le mur du Cube, les yeux fixés sur une minuscule poignée, placée sur un des bords d'une porte métallique. Une flèche rouge indiquait sans équivoque comment la manœuvrer.



Une torsion du poignet, un bruit inconnu, comme un soupir. La porte s'entrouvrit sur une raie noire, puis elle se bloqua dans un fracas dont les échos laissaient imaginer l'incroyable espace de l'intérieur du bâtiment. Ni Éliisa ni aucun autre enfant de la bande ne protestèrent lorsque le garçon se positionna de profil pour s'y introduire.

Elliot s'immobilisa. Ils étaient là.

Les fantômes !

– N'avance pas plus ! lui ordonna Éliisa dans son dos.

Mais, étonnamment, Elliot n'avait plus du tout peur. Les quelques maigres filets de la lumière naissante qui filtraient au travers des murs lui permettaient de deviner les contours de créatures blafardes, figées dans d'étranges postures. Le garçon dévisagea celle qui était la plus proche. Deux oreilles pointées vers lui, une gueule d'où dépassaient d'immondes crocs faits pour déchirer des chairs, un torse puissant, six pattes élancées, dont l'une était levée, comme celle de Canibal, le chien d'arrêt de son grand-père, lorsqu'il avait repéré un lapin ou une musaraigne.

Plus loin, un ensemble de corps étaient amassés en un amoncellement d'où émergeaient une multitude de têtes, de membres, d'appendices difficilement identifiables, mais toujours menaçants. Elliot s'avança à l'intérieur du vaste espace du Cube. Le frottement de



ses pas, qu'il essayait pourtant de rendre discrets, lui fut renvoyé en de multiples échos.

– Arrête-toi ! Je n'aime pas ça !

La voix d'Élisa lui paraissait si lointaine.

Des fantômes, des pauvres fantômes torturés.

Les organismes des créatures du Cube semblaient pour la plupart avoir subi d'horribles mutilations, comme si des géants ou des dieux pervers s'étaient acharnés sur eux pendant une éternité.

Pas étonnant qu'ils n'aient pas de repos !

Elliot contourna à bonne distance l'être à six pattes qui semblait garder la porte. Sur sa droite, tout au bout de la cavité du Cube, comme blottis au fond d'une grotte, s'alignaient une foule de bipèdes blancs, tous identiques. Ils étaient constitués de petits bustes arrondis portés par d'immenses jambes et surmontés de faces lisses et inexpressives.

Comme dans mes rêves...

La voix d'Élisa résonna dans le silence du Cube.

– Mets ça pour bloquer la porte. Je n'ai pas envie de rester coincée ici ! ordonna-t-elle à l'un des enfants de la bande.



La clarté de l'extérieur s'affaiblit puis se renforça sept fois de suite, avec l'entrée de chacun des Diables dont le passage occulta la lumière.

Ils paraissent si petits !

Elliot ne les attendit pas. Il s'avança un peu plus vers l'alignement des corps blancs, cherchant à distinguer le détail des objets qu'ils portaient. Certains de ceux-ci lui semblèrent menaçants, bien qu'il ne sût pas dire pourquoi. Chacun des fantômes arborait, moulé sur sa poitrine, un revêtement d'un noir brillant.

Dehors, le soleil éclatant avait dû se lever et commencer à lécher les parois du Cube.

Il doit faire si chaud ici dans la journée !

Comme tous les enfants d'après la Révolte, Elliot avait été élevé dans le respect de toutes les formes de vie, fussent-elles de curieuses créatures mortes, abandonnées dans un hangar désert. Il fut submergé par un intense sentiment de pitié.

– On ferait mieux de partir, maintenant ! laissa tomber Éliisa, qui venait de le rejoindre.

Il n'y avait plus aucune trace de condescendance dans sa voix.

Je suis admis ! Je suis un Diable Rouge !



Le garçon fut inondé de bonheur. C'était la première fois qu'il éprouvait si fortement cette joie d'appartenir à un groupe qui le reconnaissait.

Sinon, il n'aurait jamais cédé à l'impulsion qui le fit marcher vers le mur le plus proche, à l'opposé de celui par lequel la bande était entrée.

Le soleil est là ! Il faut leur ouvrir ! Il faut qu'ils respirent.

Il posa la main sur une minuscule poignée analogue à celle qu'il avait manipulée pour s'introduire dans le Cube.

– Arrête ! cria Éliisa, lorsqu'elle comprit son intention.

Elliot désirait tout à la fois offrir une bouffée d'air à l'armée des fantômes et susciter l'admiration de la cheffe des Diables Rouges.

Le soleil du matin, si chaud, si intense, en cette fin de printemps, pénétra à flots par l'immense porte qui s'ouvrit dans un épouvantable vacarme. Les spectres furent tout à coup drapés d'une clarté presque insoutenable. Leurs enveloppes parurent soudain plus massives, plus vivantes. Les plaques noires de leurs poitrines commencèrent à rougir à chaque contact de la lumière.

Il y eut des grésillements, des vibrations, un bourdonnement modulé qui semblait provenir de tous les



corps blancs émettant à l'unisson. Puis des saccades, des frémissements, des tremblements de mains.

Les têtes aveugles et lisses des fantômes alignés se tournèrent vers Elliot en un mouvement parfaitement synchronisé.

– La porte ! Aidez-moi ! Vite ! hurla soudain Éliisa, alors qu'un long bandeau lumineux venait de se mettre à défiler sur le mur. « Un robot pour la vie, un robot pour la mort ! Vos ennemis sont nos ennemis ! Avec Thanatos AI et ses robots tueurs, n'ayez plus jamais peur ! », pouvait-on y lire.

Les abominations !

Elliot sentit avec horreur une main blanche, froide et dure lui prendre le bras. Un violent coup sur la tête lui fit perdre connaissance, alors qu'il cherchait à se retourner vers la chose qui l'avait saisi.

Il se réveilla au son des trilles du chant d'un rouge-gorge. Il réalisa qu'on l'avait allongé sur un lit d'herbes hautes. Il n'ouvrit pas les yeux.

Je suis vivant. Je suis dehors.

– On a eu de la chance ! constatait Éliisa, d'une voix oppressée.

Au loin, Elliot entendit des gémissements, des impacts répétés sur du métal qui allaient en s'affaiblissant.



– Heureusement, ils n’ont pas eu le temps de se recharger ! continua la cheffe des Diables Rouges. Pas un mot de tout cela quand nous serons rentrés au village !

Le Cube devait rester scellé à tout jamais sur ses antiques secrets. Elliot n’y reviendrait plus. Il entrouvrit les paupières. Au-dessus de sa tête, les jeunes feuilles d’un hêtre bruissaient au vent du matin. Il respira profondément et s’assit, sans que les Diables ne remarquent son geste.

L’odeur du printemps le remplit d’émerveillement.



# Rêve de château

par Marie



**F**lorence était une jeune femme pleine de vie, elle appréciait prendre soin d'elle, en cousant ses vêtements avec beaucoup de dentelles, elle trouvait que cela leur ajoutait une touche « Renaissance ». Elle avait toujours aimé les grands châteaux français, ils la faisaient rêver du fond de sa lointaine Écosse. Les châteaux forts de son pays évoquaient le Moyen-âge, avec leur douve, leur pont-levis et leurs hautes tours, alors qu'en France, les châteaux étaient en pierres claires avec de grandes fenêtres et de splendides jardins.

Elle avait longtemps rêvé de vivre dans l'une de ces grandes demeures, malheureusement son travail de livreuse et son modeste salaire ne lui en avaient jamais donné l'occasion, ainsi que le fait qu'elle ne soit pas née à la bonne époque. Si bien qu'elle avait dû se



contenter d'une chambre de bonne dans la capitale française. Cela lui avait permis de visiter Versailles et ses jardins.

Elle aimait aussi se poser sur les quais de Seine, pour observer passer les péniches, les touristes.

Si elle avait eu un autre métier, peut-être que sa vie aurait été différente. Puisqu'elle ne se serait pas trouvée dans les environs de Notre-Dame, ce fameux soir de mars, et n'aurait pas croisé le chemin de cet homme visiblement éméché qui lui avait demandé si elle n'avait pas une petite pièce. De dépit, il l'avait poussé, malheureusement, elle avait trébuché et était tombée dans le fleuve. L'eau glacée l'avait saisie, la hauteur des quais l'avait empêchée de remonter, elle s'était noyée tandis que la panique s'emparait de son corps.

Son corps avait été découvert le lendemain matin, grâce aux hurlements d'une touriste qui se prenant en photo devant la Seine, avait aperçu son cadavre. Celui-ci avait fini à la morgue du IV<sup>e</sup> arrondissement, en attendant qu'on l'identifie. Encore une fois, la malchance avait joué, puisqu'elle avait perdu ses effets personnels dans l'eau, et qu'elle s'était débarrassée de son gros sac de livreur dans une tentative désespérée pour se sauver. Si bien que personne n'avait pu l'identifier.



Florence avait assisté, impuissante et surtout abasourdie, à son enterrement dans la fosse commune. Puisque les fantômes restaient liés à leur corps, tant que ceux-ci n'avaient pas reçu de bénédiction d'un religieux. Elle sentit que ce lien se brisait dès que son corps fut dans la terre. L'Apaisement s'empara de ses sens, comme une plante desséchée qui reçoit soudainement de l'eau, elle se sentit soudainement plus légère, prête à pouvoir s'envoler ailleurs. Mais où aller maintenant ?

Durant les prochains jours, elle erra dans les rues de la capitale parisienne, s'amusant à espionner les rares personnes qu'elle connaissait, visitant des lieux qui l'avaient toujours intriguée. Mais rapidement, elle comprit que cela deviendrait lassant. Ses errances la conduisirent au cimetière du Père-Lachaise. Florence se rendit sur la tombe de Théodore Géricault, dont elle avait vu récemment le tableau « Le Radeau de la Méduse » au Musée du Louvre. Quand la jeune femme aperçut un petit ectoplasme qui volait rapidement entre les tombes, elle décida de le suivre et le vit rejoindre un groupe d'esprits de tous âges. Florence ressentit un petit pincement au cœur, en regardant ces enfants fauchés trop tôt par la mort, tout en se demandant pourquoi elle voyait soudainement ces esprits. Une ombre se glissa près d'elle.



– Il faut quelque temps pour que l'Apaisement permette ton éveil total, fit une voix chevrotante, qui semblait appartenir à une vieille dame. Oui, nous conserverons dans l'Après certaines attitudes de l'Avant.

Florence se tourna vers son interlocutrice pour confirmer ce qu'elle avait entendu, celle-ci avait effectivement l'apparence d'une vieille femme portant une robe à motifs fleuris, un châle de laine, ainsi qu'une canne. Florence haussa les sourcils à la vue de cet accessoire.

– Les habitudes ont la vie dure, dit avec un sourire la gentille grand-mère.

– Je...que vais-je faire maintenant ? demanda Florence, visiblement perdue.

– Mais enfin, ma bichette, tu peux faire ce dont tu as envie, tu es libre !

– Hmmm

– Tu peux voyager, visiter des lieux, voir ce que les mortels ne peuvent pas voir.

Florence garda le silence, comme si soudainement une fenêtre venait de s'ouvrir dans son esprit. Pourquoi restait-elle à Paris, dans cette ville où elle avait perdu la vie ? Elle avait aimé son existence dans la capitale française, mais maintenant, elle pouvait rentrer



chez elle, en direction de l'Écosse, pour revoir les châteaux de son enfance.

Quelque temps plus tard, elle se rendit à Édimbourg pour revoir la citadelle qui surplombait la commune. À la nuit tombée, elle errait dans les couloirs vides quand elle entendit les sanglots d'un enfant. Grâce à ses talents de passe-muraille, elle découvrit assez rapidement leur origine.

– Bonjour, qui es-tu ?

– Je m'appelle Annie, et toi ? fit la gamine en relevant la tête vers elle.

– Je suis Florence, pourquoi es-tu triste ?

– J'ai perdu ma poupée, je l'ai cherchée partout, mais je ne la retrouve pas. Alors je pleure. Ceux du jour qui me perçoivent m'offrent parfois des jouets, mais ce n'est jamais celui que je cherche.

Florence observa attentivement la petite fille, se demandant comment l'aider.

– Es-tu sûre d'avoir bien regardé partout ?

Sa jeune interlocutrice la regarda, comme si la question portait sur la couleur du soleil. Elle souffla, puis disparut dans un mur.



Un léger soupir s'échappa des lèvres de Florence, quand elle constata qu'elle avait contrarié l'enfant. Si bien qu'elle ne chercha pas à la poursuivre.

Elle visita le château de Warkworth, sans croiser d'ectoplasme, puis, sur un coup de tête, décida de partir pour la capitale anglaise, qu'on disait la ville la plus hantée d'Angleterre. Dans la Tour de Londres, elle rencontra le vieux lord Guildford Dudley.

– Je suis tellement fatiguée, Milady, si vous saviez.

– Parlez-en, cela vous déchargera, même de manière temporaire, dit-elle en lui offrant un sourire compatissant.

C'est ainsi qu'il lui parla de sa vie dans la tour : des visiteurs qu'il devait effrayer sans cesse, des corbeaux sur les tuiles du toit qui chassaient les pigeons qu'il avait élevés, de la grisaille du temps. De tout ce qui le déprimait.

Florence voulut ensuite admirer de ses yeux le château du Haut Koenigsbourg. L'architecture l'impressionna particulièrement, surtout quand elle put écouter un guide touristique qui faisait la visite à des touristes. Elle se mêla à leur groupe.

Sa bougeotte la conduisit en Égypte, où elle s'aventura dans la Pyramide de Khéphren, rencontrant des familles d'ouvriers qui avaient été emmurés vivants à



l'époque de sa construction. Si bien qu'ils étaient pris au piège dans le noir depuis de nombreux siècles.

Peu à peu, une idée se mit à germer dans son esprit. Les fantômes semblaient manifestement insatisfaits du lieu où ils se trouvaient, ils avaient chacun des critères. Florence, de son côté, avait visité plusieurs domaines sans ectoplasme. Elle se dit que cela pourrait leur convenir. Son esprit fut en joie, elle allait ouvrir la première agence immobilière pour fantôme.

Elle installa donc ses bureaux dans la Tour de Londres, parce que, pourquoi pas après tout. C'était comme une sorte de revanche sur le destin, puisque c'était finalement après sa discussion avec le fantôme du lieu que l'idée avait commencé à prendre forme. Et cet endroit devait rester hanté, les ectoplasmes de passage pourraient s'amuser à terroriser les vivants.

Maintenant restait une question d'importance, comment pourrait-elle à la fois trouver des lieux et rencontrer de nouveaux clients ? Son regard se fixa sur les corbeaux qui surveillaient l'endroit. Quand elle remarqua soudain que l'un des volatiles semblait avoir une sorte d'ombre étrange. Celle-ci tourna la tête et croassa sans bruit. Les animaux aussi pouvaient devenir des fantômes ! Cette constatation fut comme une révélation. Ce serait sa solution : que les



oiseaux soient ses messagers. Le corbeau fantôme s'envola pour se poser sur le rebord de la fenêtre d'où elle les observait, pour approuver l'idée.

C'est ainsi que Florence put placer Annie dans un magasin de jouets, l'enfant réussit à influencer l'artisanne pour que celle-ci lui confectionne une nouvelle version de la poupée qu'elle avait perdue. Lord Guildford Dudley découvrit les côtes d'Hawaï, en s'installant dans un bar de plages, tandis que les familles égyptiennes partirent dans le village abandonné de Bannack, dans le Montana.



# Oceanos

par Sara



## ***La Mise à l'Eau***

Le 5 mai 2003, un bateau semi-rigide Zodiac professionnel atteint sa destination à dix kilomètres de la côte sud-africaine. Il est 6 h 35, heure locale (GMT+2) ; le soleil s'est levé depuis cinq minutes. À bord, trois plongeurs techniques vérifient leur matériel, analysent les mélanges gazeux et procèdent à une planification rigoureuse de leurs profils de plongée.

À quatre-vingt-dix mètres sous eux repose le bateau de croisière « Oceanos ». Long de 153 mètres pour 20 mètres de large, il pouvait accueillir 550 passagers et 250 membres d'équipage. Construit aux Forges et Chantiers de la Gironde en 1952 et mis en service l'année suivante, l'Oceanos a rejoint sa destination fi-



nale dans la nuit du 4 août 1991. Depuis douze ans, il gît sur son flanc, englouti dans les profondeurs.

Depuis le drame de cette nuit d'août, personne n'est retourné le voir. Les récits de l'évacuation sont confus. Parmi les rescapés, plusieurs avaient perdu la mémoire. Certains médecins avaient publié une communication indiquant que les membres d'équipage avaient développé un trouble de stress post-traumatique, marqué par des accès de tristesse et des périodes d'hallucinations durant lesquelles ils décrivaient une ombre à plusieurs mains cherchant à les atteindre. Mais comme il s'agissait d'un naufrage simple, et qu'aucun facteur connu ne pouvait expliquer ces visions, l'étude n'avait jamais été publiée. L'affaire avait sombré dans l'oubli.

Jusqu'à ce matin de 2003.

Pour la première fois depuis le naufrage, une équipe de plongeurs techniques entreprend une descente périlleuse vers l'épave, gisant à 92 mètres de profondeur au large de la Wild Coast, près du site isolé de Hole in the Wall. Cette côte sauvage, faite de falaises abruptes et de plages désertes, ne dispose d'aucune infrastructure adaptée : pas de port, pas de station de remplissage pour les gaz spécialisés, ni de centre médical capable de gérer les accidents de plongée profonde. L'équipe doit tout anticiper, jusqu'à la présence



d'un médecin hyperbare et d'un hélicoptère d'évacuation.

Le principal danger vient du puissant courant des Aiguilles, un fleuve marin qui longe la côte à grande vitesse et tourmente quotidiennement l'épave. À cela s'ajoutent les risques d'enchevêtrement : des cordes et tuyaux d'incendie, vestiges de l'évacuation, fouettent encore autour de la coque, brassés par le courant.

Enfin, c'est ce que pensent les plongeurs.

Un par un, chacun des trois hommes transperce le rideau entre le monde d'au-dessus et le monde d'en dessous.

Aucun d'eux ne reverra la lumière du jour.

### ***Le Courant profond***

Le dimanche 10 mai 2026, à dix kilomètres de la Wild Coast, 7 h 15 (GMT+2).

Comme tous les matins depuis trente-cinq ans, Lionel observait la mer. Cette mer étrange qu'il avait cru connaître toute sa vie. Enfant, il la voyait depuis sa fenêtre, et rares étaient les jours où il ne courait pas jusqu'à la plage pour l'explorer, ramasser des trésors, ou simplement tremper ses pieds.



Il avait grandi, persuadé que son destin était lié à cet être immense, bleu et scintillant. Il avait choisi une carrière maritime comme on choisit un chemin déjà tracé. Puis un jour, la mer lui avait montré son vrai visage : elle n'avait ni affection, ni mémoire, ni loyauté. Elle n'était pas une amie. Elle était un monde, indifférent et souverain. Et depuis, Lionel l'observait — avec la certitude que la mer l'observait aussi. Qu'elle s'était révélée à lui.

Ce matin-là, ses pensées revenaient aux trois plongeurs disparus vingt-trois ans plus tôt, dans cette même zone. Les garde-côtes avaient été en contact avec eux, jusqu'à ce qu'une interférence brutale coupe la communication. Lionel avait écouté l'enregistrement des dizaines de fois.

Des cris d'angoisse. Des supplications.

Et surtout, ce bruit en arrière-plan : un rythme sourd, presque organique, accompagné d'un chant grave, dans une langue inconnue. Une mélodie étrangère à toute culture humaine.

C'est ce son qui avait fait faire demi-tour aux garde-côtes en 2003.

Lionel fixait l'horizon. Il connaissait cette mélodie. Il l'avait entendue bien avant les plongeurs.

En 1991.



Il avait vingt ans, et il était membre de l'équipage de l'Oceanos.

Cette nuit-là avait été la plus terrible de son existence. Non parce qu'il avait failli mourir, mais parce qu'il avait découvert ce dont il était capable pour survivre. Les visages de ceux qu'il avait bousculés, dépassés, sacrifiés pour atteindre un canot le hantaient encore : la vieille dame qu'il avait poussée, l'amie à qui il avait arraché un gilet de sauvetage, la famille dont il avait pris la place dans le canot.

La nature humaine pouvait être faible. La sienne l'était davantage.

Depuis, Lionel gardait un œil sur l'épave comme on surveille l'arène d'un duel perdu. Lorsque les trois plongeurs avaient disparu, il avait compris. La plongée dans l'Oceanos serait son requiem. Son dernier acte. Et si la mer décidait de le reprendre, alors ainsi soit-il.

Il lança une dernière fois l'enregistrement audio. Les trois éclats des plongeurs entrant dans l'eau. Le récit méthodique de leur descente. Puis, à l'instant où ils pénètrent dans l'épave, la description s'interrompt. L'interférence commence. D'abord un souffle. Puis un rythme. Puis la panique. Un cri. Un autre. Et enfin, ce chant grave, saturé, qui marque la fin de l'expédition.



Lionel ajusta son équipement, s'approcha du bord de son petit bateau côtier.

Avec une dernière salutation au soleil — ou un adieu — il bascula en avant.

La surface de l'eau se referma sur lui.

### ***Les profondeurs***

À 92 mètres, la lumière du jour n'est plus qu'une brume bleutée. Les faisceaux des lampes découpent l'obscurité comme des lames, révélant peu à peu la silhouette massive de l'Oceanos. L'épave repose sur son flanc, légèrement enfoncée dans le sable.

Le flanc du navire est un métal noirci, strié de rouille. L'impact avec le fond marin a tordu les plaques d'acier, et les hublots sont devenus des orbites vides. À mesure qu'il avance, Lionel superpose ses souvenirs : les tapisseries colorées, la moquette rouge impeccablement tenue... puis l'état actuel, le cadavre, qui efface tout ce qu'il a connu.

Autour de la proue et le long du flanc, des cordes, des tuyaux d'incendie et des sangles flottent encore, vestiges de l'évacuation. Le courant des Aiguilles les tend, les détend, les fouette, les enroule dans un mouvement perpétuel, donnant à l'épave l'allure d'un monstre marin qui respire.



Lionel s'arrête : le rythme de sa respiration, les bips réguliers de l'ordinateur, les bulles qui montent. Tout est normal.

Puis un courant soudain le pousse dans le dos, l'entraînant vers l'épave.

Il entre par une brèche menant à la salle de spectacle. Le volume immense, incliné, est traversé de piliers tordus, de sièges renversés, de lambeaux de moquette flottant comme des algues. Au fond, un piano renversé repose sur son flanc, fantomatique.

Une mélodie semble vibrer dans l'eau. Lionel s'arrête.

Le souffle dans son détendeur. Les bulles. Le grondement du courant. Les tôles qui claquent. Les câbles qui vibrent.

Dans une épave couchée sur le flanc, ces sons sont trop nets. Trop proches.

Il avance vers un hublot donnant sur les structures inférieures. Il distingue les instruments de musique, la trompette autrefois brillante réduite à une tige tordue. Ont-ils continué à jouer, là-dessous, dans les profondeurs ?

Un couloir apparaît, sombre, incliné, menant vers les cabines.

Quelque chose l'appelle.



## ***Le Requiem***

Avec une hésitation, Lionel plonge dans le couloir. L'Oceanos semble relâcher une longue respiration, et un courant glisse le long des parois, faisant vibrer les murs comme si le navire réagissait à son intrusion.

Le passage est étroit, encombré de débris. Lionel avance avec prudence, attentif à ne pas accrocher son détendeur. Il descend un escalier, atteint une porte rouillée, la force : elle s'ouvre dans un grincement étouffé.

Toutes les portes des cabines sont ouvertes, l'empêchant de voir plus loin.

Il s'approche de la première. Sa lampe révèle un mouvement lent, presque imperceptible. En avançant, il distingue une masse sombre : des cheveux longs et noirs, flottant dans l'eau comme une présence figée dans un instant qui ne s'est jamais dissipé.

Un chant étrange glisse entre les cloisons. Lionel recule, tente de remonter, mais réalise qu'il a perdu son orientation : la surface et les profondeurs se confondent, et l'espace semble se déformer autour de lui.



Pris de panique, il se précipite vers l'escalier, repousse les débris, s'agrippe aux marches, force le passage, débouche sur un autre couloir. Il pousse une porte qui refuse de bouger, comprend qu'il est descendu au lieu de monter. L'obscurité tombe d'un coup. Il pivote, persuadé d'avoir vu une ombre, frappe dans le vide avant de comprendre que ce ne sont que des lambeaux de moquette soulevés par le courant.

Puis il voit une main flotter vers lui.

Son cœur bat plus vite. Le chant enfle. Le froid l'enveloppe.

Un bip strident : il lui reste une demi-heure d'oxygène.

Sa lampe se rallume.

Un plongeur est là, préservé depuis treize ans, affaissé dans sa combinaison vide.

Lionel recule, arrache la poignée d'une porte, la plaque entre lui et le corps, avance dans le couloir. Ici, toutes les portes sont fermées.

Et soudain, il reconnaît l'endroit.

Il flotte vers une porte précise : la sienne.

La porte s'ouvre sans résistance. Le lit est tordu. Sur la table, il reconnaît les restes de son stylo — celui



que sa mère lui avait offert. Le courant est plus chaud ici, presque accueillant, comme si la pièce l'attendait.

Il s'approche du lit, porté par une fatigue profonde, et se demande si, juste pour un moment, il ne pourrait pas s'allonger.

L'Oceanos semble être d'accord, parce qu'il se met à chanter.



# Raconte-moi une histoire

par Albert



**M**artine, jusque-là peu encline à la perplexité, regarde les deux téléphones portables posés sur la table. Pourtant peu portée à la rétrospective, elle y voit défiler sa vie sous l'oreille attentive de Sigismond.

Du milieu des années 90, elle retient le Tam-Tam que l'on déplaçait avec une discrétion ostensible depuis un sac à main vers une poche de chemise ou de pantalon. Ces bipers ont été chassés par les premiers téléphones portables. 2000 s'est ouvert avec le BlackBerry posé en évidence sur un coin de table. Puis, le noir appareil a cohabité avec le blanc I-phone. Superposer l'un sur l'autre était comme voyager dans la cabine en verre d'un ascenseur qui monte avec une vue panoramique sur la vie. Si les premiers ont disparu, la superposition de deux smartphones dégage en-



core le parfum du pouvoir accaparé et de son acolyte, l'argent gagné.

C'est à cette génération qu'appartient Martine. La génération pour qui être joignable vous ancre dans la vie qui compte. La vie qui compte est celle où on vous appelle, celle où on peut vous appeler, celle où l'on sait que l'on peut vous appeler. Alors quand Martine s'est découverte morte et que tous ces objets ont conquis une inutilité matérielle, elle a paniqué sous cette question existentielle : à qui un fantôme est-il indispensable ?

Car oui, Martine est morte et Martine est un fantôme.

De la première situation, bien qu'inopinée, Martine n'a aucun doute. Sa dernière semaine, celle qui l'a conduite de l'agonie au trépas, a conclu le film de sa vie, point final des cinquante et quelques années de scènes de joies et de déceptions, d'enthousiasmes et d'indifférences, de réussites et de défaites. Au rang desquelles son imbécile de fils est inscrit - les défaites - faute d'avoir tranché entre regrets et remords.

Son état de fantôme, elle ne l'a bien sûr pas hérité de cet imbécile de fils mais de la soudaineté de sa mort. Par là il faut entendre que si sa mort a été rapide, elle n'a pas été subite. Elle a arraché cinq mois sur les morsures du crabe pour organiser sa crémation. Sans quoi son imbécile de fils et sa bigote de bru, abonnés



aux décisions stupides, l'auraient enterrée six pieds sous terre comme une vulgaire endive. Décision stupide puisque, si elle en croit Sigismond, les enterrés survivent en zombies. Un mort-vivant avec ses chairs putrides n'est vraiment pas une option pour Martine. Des os qui se déboîtent, des membres qui tombent en lambeaux, des viscères qui s'écoulent. Un tel laisser-aller lui aurait immédiatement valu d'être ghostée par tous ses contacts. Sans compter qu'elle a toujours eu un odorat très sensible et un goût pour le raffinement.

Il y a bien une troisième voie entre la pourriture et l'éther. Mais, tout comme sa pugnacité passée n'est jamais parvenue à ouvrir les portes des conseils d'administration, ici aussi, un plafond de verre lui barre la route de l'aristocratie des vampires.

Donc, Martine est morte et Martine est un fantôme. Mais Martine a un problème.

Encore que sa nouvelle essence d'ectoplasme ne change que très peu avec ce qu'elle a été vivante : une absence-présence. Le foyer de l'orbite autour duquel famille, amis, collègues et subordonnées ont gravité, qu'elle fut là ou ailleurs. Martine avec les uns ou Martine avec les autres, de toute façon Martine emplissait l'espace et les esprits de tout son monde. Présente, son esprit brillant et une autorité naturelle se ma-



riaient avec l'élasticité de son corps et les notes subtilement poudrées de son parfum la plaçant au centre de la scène. Quand elle n'était pas là, la savoir joignable faisait de son absence une volition. Téléphones et applications jetaient ses rets sur son entourage aucunement affranchi par son éloignement.

Mais la mort est un poncif qui vous découpe en pointillé, elle fait de vous un souvenir ; du souvenir, un oubli qui se dissout en néant. Délitement inacceptable pour Martine, athée jusqu'au bout de l'âme, décidée à jouir de cette Terre en toute éternité. Pour cela elle a besoin de sa cour. Revenir ravivera cette force d'attraction qui forme la géométrie de sa réalité auprès des siens. La conclusion s'impose : elle doit reprendre langue avec le règne qu'elle a quitté.

Martine est morte, Martine est un fantôme et Martine doit exister dans la matérialité contingente.

Chose plus facile à dire qu'à faire. La condition de fantôme pose le problème très tangible de la communication avec les restés vivants. À sa question, Sigismond lui explique que cela n'est pas impossible. Sans être chose courante, le spirituel se manifeste dans le matériel régulièrement. « Il s'agit d'une question de volonté ». Réponse parfaite pour Martine. Elle a régi sa vie debout, elle appliquera donc la même hygiène pour sa mort. Se pose maintenant trois questions. Comment communiquer ? Avec qui ? Et pour dire



quoi ? Sigismond lui apporte un début de réponses. « Vivant nous laissons une trace dans chaque lieu où nous passons. Je ne parle pas allégoriquement. Je parle de ces millions de petites interactions que chaque atome de notre corps entretient avec toutes les particules qui l'entourent. Plus nous fréquentons un même lieu, plus les interactions sont fortes. Elles deviennent la corde que nous pouvons faire vibrer. ».

Martine décide donc que sa manifestation sera d'abord là où elle a passé le plus clair de son temps, son bureau. Ce lundi matin, comme nombre de lundi matin de ces trente dernières années, elle se tient face à l'ascenseur avec ce nouveau problème : le bouton d'appel se laisse traverser par l'immatérialité de son doigt.

– Pourquoi suis-je ici, dans le garage du troisième sous-sol et pas là-haut ?

Sigismond, songeur, ne peut lui apporter de réponse.

– Je n'étais pas psy.

– Rien n'est donc acquis, dans la mort comme dans la vie.

Son ange gardien n'était pas non plus philosophe. C'est un pragmatique.

– Rappelle-toi que c'est d'abord ta volonté qui résiste au réel.



Martine lève un sourcil, dubitative, le monde veut-il encore de moi ? avant que de diriger une nouvelle fois son doigt vers ce bouton évanescant. Martine n'est pas âme à se laisser abattre et quand elle voit arriver Aurélien, elle y devine là sa solution. Le quadragénaire lui ouvre la porte de l'ascenseur où elle se glisse promptement. Reste qu'Aurélien travaille aux études, bien en dessous de l'étage de direction.

– Quarante-sept, pense si fort Martine qu'elle a l'impression de hurler.

Le doigt du jeune homme se hisse instantanément vers l'étage demandé s'arrêtant subitement à quelques millimètres de l'objectif, pris d'une hésitation.

– Aurélien, c'est Martine, monte à mon bureau.

Dans le silence de l'ascenseur, le jeune cadre perd son regard dans l'infini du miroir qui tapisse le côté gauche de la cabine.

– Étage de direction. Merci, indique Martine du ton le plus ferme qu'elle emploie quand elle clôt une discussion par sa décision.

Aurélien pousse le bouton et replonge dans son téléphone, rangeant dans un coin éloigné de sa conscience cette dernière minute.



– Merci. Également, lance Aurélien ne comprenant ni ce qu’il fait à cet étage ni à qui il souhaite une bonne journée, quand la porte se referme.

Sigismond félicite Martine pour ce premier succès.

– Oui, visiblement, il a entendu ma demande. Mais je ne crois pas qu’il ait compris d’où cela venait. Et de là à dire qu’il puisse volontairement venir me parler, il reste encore une sacrée distance. Je devrais avoir plus de facilités dans mon bureau avec mes collaborateurs. Ils doivent m’attendre.

Martine avance dans le couloir, et, tout en le savourant, se demande comment transformer ce premier succès de communication descendante et lointaine en un échange conscient qui la maintiendra dans cette position conquise après toutes ces années. Son sourire se fige quand tournant à droite, elle ne reconnaît plus son bureau dans ce grand plateau réagencé où se font face Ludovic et Marielle déjà affairés.

– Où est passé mon bureau ?

Question rhétorique à laquelle Sigismond n’estime pas nécessaire de répondre.

– Et que font-ils là ?

– Ils poursuivent.

– Sans moi ?



Martine regarde alors autour d'elle à la recherche d'une prise pour agir :

– Il n'y a plus rien ici qui m'appartienne.

Ses mains s'agitent sans cogner le moindre objet. Toujours cette fichue immatérialité.

– Tu m'as assuré que c'est possible.

– Dans ce qui t'a été familier.

– Eux, m'ont été familiers !

Martine s'adresse à ses deux collaborateurs, intervenant, interrogeant, interpellant. Sont-ils sourds ? Son ton se fait plus sec. Elle ne demande plus, elle ordonne.

Sans plus de succès.

– Sais-tu où est le budget ?

– Bien sûr qu'il le sait. Dans mon espace de travail. Comme chaque année, répond Martine.

– J'ai retravaillé les fichiers et réorganisé les input. J'ai nettoyé les espaces et archivé ce qui ne me semblait plus utile. Je t'envoie le lien vers le dossier.

Le téléphone de Marielle sonne et Martine, par réflexe, regarde le numéro. C'est celui de son fils.

– Vous souhaitiez que je vous rappelle ?



– C’est pour les affaires de votre mère. Nous les avons rangées dans un carton. Où doit-on les envoyer ?

Bref silence.

– Jetez-les.

Le silence s’épaissit.

– Je ne garde rien. Je vends la maison et me débarrasse du reste. Vous la connaissiez mieux que moi. Vous saurez quoi faire de ce carton.

Martine s’effondre.

Littéralement.

Elle tombe jusqu’au parking.

Martine ferme les yeux, les ouvre. Elle est au columbarium devant cette plaque de cuivre où sont gravés ses prénoms, noms, dates de naissance et de mort. Un peu de mousse grignote déjà le bord des lettres.

– Bonjour Martine.

Martine, se croyant définitivement seule, sursaute, surprise d’être interpellée. L’employé communal sort l’éponge de son seau et frotte la niche de Martine avant de passer à la suivante avec un « Bonjour Damien » tout aussi guilleret.

– Voilà, conclut avec douceur Sigismond.



Une rai de lumière de fin de journée traverse Martine qui pâlit. Elle se couche là, sur l'herbe, ferme les yeux et rêve de dormir.

– Sigismond.

– Oui

– Raconte-moi une histoire.